

ordinaire de l'imprimeur, et semblait au premier abord fort modeste; il réclama pourtant l'honneur d'être admis à faire ses preuves. Il entra dans l'atelier en présence de ses rivaux, disposa ses caractères avec une habileté remarquable, sans omettre une lettre, un trait ni une virgule, puis il tira du premier coup une feuille d'impression si nette, où il ne se trouvait pas une seule faute, qu'on l'eût prise pour une tierce. Il la présenta avec grâce à la jeune fille, qui alors seulement le reconnut. Tout le monde applaudit à son succès, et son bonheur ne fit point de jaloux. C'est alors qu'il prit pour devise ces mots caractéristiques : KUNST MACHT GUNST, *le talent mérite toujours la faveur*. Mais qu'avez-vous donc? Je crains que vous ne donniez à ces babioles plus d'importance qu'elles n'en sauraient avoir; vous paraissez vous enfoncer dans les réflexions les plus profondes... Peut-être trouvez-vous qu'un pareil sujet de conversation ne convient guère à deux hommes sérieux. J'ai heureusement mis la main sur mon dossier : voici la première lettre de Mac-Cribb; vous jugerez si le ton qu'il prend ne justifie pas la vivacité de ma réponse...

— Pardon, dit résolument Lovel, vous allez me trouver bien peu stable dans mes idées; je pense maintenant que la civilité exige que nous nous rendions dès aujourd'hui au château de Knockwinnock pour prendre des nouvelles de sir Arthur et de miss Wardour.

— Oh! ne prenez pas la chose trop à cœur, mon jeune ami; il convient d'être civil, je saurai vous excuser. Vous allez quitter le pays, d'ailleurs, il vous importe peu de vous préoccuper de politesse à faire ou à omettre; rapportez-vous-en à mon expérience. Je vous préviens que, si nous consacrons la matinée à ma correspondance sur la poésie d'Ossian, il nous faudra l'après-midi entier pour lire à loisir